



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de mon père (1)

Parler d'un père qui s'est fait discret et réservé toute sa vie n'est pas aisé. Il reste comme une ombre, une distance qui rend difficile le retour dans le passé. C'est au-delà des paroles et des gestes qu'on pourra découvrir un homme intègre et bon.

À cette époque, l'exploitation d'une terre vouée à l'agriculture est la grande responsabilité du père qui doit veiller au bien-être de la famille. La femme, elle, est une aide, un soutien, tandis que les gros travaux, les prises de décisions relèvent de l'homme. Aussi papa était-il le «maître d'œuvre» de la gestion et du bon fonctionnement de la ferme. Ce qui me revient le plus à l'esprit à ce sujet, c'est sa grande nervosité quand arrivaient la période des foins, la coupe de l'avoine au mois d'août, et toutes ces besognes qui mobilisent beaucoup d'énergie et de temps. Le cultivateur est tributaire de la température – il y va parfois de la perte de récoltes – et papa me semblait particulièrement anxieux pour mener à terme ces ouvrages harassants et nécessaires.

Mon père ne se faisait pas prendre par le temps, en ce sens qu'il était presque toujours en avance et très prévoyant. À ce propos, d'ailleurs, l'horloge qu'il montait régulièrement toutes les semaines, il l'avancait d'un bon dix minutes sur l'heure réelle, histoire de ne pas être pris au dépourvu. Il aimait commencer tôt – dans la période des foins, il était rendu à l'étable dès cinq heures du matin pour le train – mais aussi le soir il finissait de bonne heure. Rarement soupait-on après six heures et les soirées étaient réservées à la détente, au repos, au calme. Il faut dire que tous les travaux s'exécutaient à force de bras. Ce qui m'a toujours frappé chez lui, quand j'étais jeune, c'était ses mains. Elles me paraissaient très larges, voire énormes, endurcies qu'elles étaient par les travaux de la ferme.

Les bâtiments étaient bien entretenus, les instruments régulièrement examinés, les travaux faits avec «art»; on peut dire que papa était un



Alphonse Julien

Mon père vers 1915.

perfectionniste qui ne laissait pas au hasard le soin de le guider ni au laisser-aller la gouverne de sa vie. Il était un travailleur infatigable qui menait son petit train de vie à son rythme et... à celui décrété par la nature.

Les animaux dans la gérance d'une ferme sont les éléments dont doit tenir compte en premier lieu le cultivateur s'il veut être à hauteur de la tâche. D'où la recherche d'un troupeau approprié, et parfois papa a dû aller à l'extérieur de notre région pour acheter quelques bonnes vaches laitières. Quant aux chevaux, ils sont à la base même de toute exploitation agricole, le moteur en quelque sorte de la bonne marche des travaux. Sans eux, il aurait été tout simplement impossible de fonctionner. Et leur acquisition se fait avec soin car on est beaucoup dépendant de leur efficacité. C'est aussi l'animal que papa entoure le plus. Il est étonnant d'ailleurs de voir comment en général cet équidé est considéré comme une bête à part, un fidèle compagnon du fermier. Papa aimait les étriller, leur donner leur juste portion d'avoine, les caresser parfois pour les encourager ou leur manifester son contentement. Et il a surtout eu un faible pour une jument qu'il a baptisée *Catin*. Elle était fringante, vive, et en un sens plus difficile à contrôler. Sur la route, au lieu de la stimuler, il la retenait en tirant légèrement sur les rênes et en lui susurrant: «wow, wow...» Aussi se réservait-il ce cheval, pour lui seul, dans la mesure du possible.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Bonne et heureuse année 2018 à nos fidèles lectrices et lecteurs !



Mont-Laurier en hiver, vers 1930. Source : Collection de la SHGHL.



Souvenirs d'autrefois

Souvenirs de mon père (2)

avec Bernard Julien

Les contacts qu'il a eus avec nous furent empreints d'un grand respect et d'une délicatesse teintée peut-être d'une certaine gêne. La plupart du temps, papa ne nous donnait pas d'ordres, mais employait des formules, genre : «Veux-tu m'apporter... ?» ou encore : «M'apporterais-tu mon marteau ?» C'était une façon polie de solliciter notre collaboration, comme une manifestation de confiance, et nous répondions à ses désirs positivement. Je pense qu'on n'aurait pas eu l'idée de lui désobéir. Non pas qu'il eût parlé fort, ou nous aurait donné la volée, simplement qu'on était intimidé par sa fermeté.

Sa façon à lui de s'occuper de notre avenir ne passait pas par le dialogue ou la conversation; il travaillait activement à notre bien-être sans dire un mot. Il fallait lire sur son visage si tout était à son goût ou s'il y avait du mécontentement. Je crois qu'il a toujours apprécié et encouragé nos réalisations et c'est quand il racontait aux invités nos faits et gestes qu'on pouvait déduire qu'il était fier de nous. Dans ces moments, il parlait d'abondance, ayant emmagasiné ce que nous lui avions raconté. Et plus tard, quand nous revenions à la maison, un sourire chaleureux nous accueillait dès notre entrée.

Au début de l'été, vers la mi-juin, quand il allait aux champs, parfois il nous rapportait des grappes de fraises qu'il mettait sur le rebord de son chapeau de paille. Façon bien à lui de faire plaisir – par des gestes concrets. S'il voulait occuper une chaise qu'on avait prise, il nous demandait un petit service, comme aller chercher le pain, ou autre chose, et à notre retour, le siège était occupé, avec en prime un petit sourire moqueur.

Les premières images qui me viennent à l'esprit quand je pense à sa présence dans la maison, c'est celle d'un homme qui déambule d'une pièce à l'autre – il le fait pour mieux digérer, pour se



Mes grands-parents Édouard Julien et Marie Bussières

réchauffer ou tout simplement pour se détendre – ou qui est assis dans sa berceuse, au bord de la fenêtre, soit en train de lire son journal, soit à fumer une bonne pipe. L'été, c'était dans le *fournil* près de la porte qui donnait sur le chemin qu'il prenait du bon temps. Dans la grande cuisine de la maison aux autres saisons, il se plaçait à la fenêtre contiguë à la porte de côté. C'était ses moments de repos, et aussi j'imagine ses temps de réflexion.

Dès que le facteur passait, nous allions chercher le courrier et papa, quand était dans la maison, lisait le journal avec attention. Il se tenait au courant de ce qui arrivait dans le monde, et à l'époque de la guerre '39-'45, les nouvelles l'intéressaient particulièrement. C'est sûr, il n'était pas pour la conscription, et il craignait qu'un des garçons ne soit enrôlé. Comme beaucoup de «Canadiens-français» de l'époque, il n'aimait pas l'Angleterre pour laquelle on combattait et à qui on envoyait hommes et argent. Il avait, je pense, une sorte d'antipathie naturelle pour les Anglais en général. Pendant qu'il parcourait le journal *L'Action catholique*, nous nous efforcions d'attraper la section des bandes dessinées – qu'on appelait *comics* – pour suivre les péripéties des héros de notre enfance, dont *Le fantôme*, *Terry et les pirates*, *La souris Miquette* et *Têtêbêche*.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Un nouveau numéro de La Laurentie est maintenant disponible

De la Société Saint-Jean-Baptiste à
la Société nationale des Québécois

En vente au prix de 5\$ dans les commerces suivants :

À Mont-Laurier : Tabagie Calumet –
Papeterie des Hautes-Rivières – Librairie
Jaclo – Ou directement à la SHGHL
À Rivière-Rouge : Tabagie Raymond

La Laurentie



Info : 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec Bernard Julien

Souvenirs de mon père (3)

Pendant les longues soirées d'hiver, souvent il se promenait de sa chambre à coucher au salon, tranquillement. Je me rappelle que je m'accrochais à ses jambes et qu'il me traînait d'une pièce à l'autre, à mon grand plaisir. Quelques souvenirs aussi alors qu'il me prenait sur ses genoux ou me berçait. S'il nous arrivait de sortir les cartes, il ne participait pas à cette activité. J'ai l'impression qu'il n'a à peu près jamais joué au Youkeur (euchre), au Quatre-sept ou autres jeux de société.



Vers 1929, la famille qui s'agrandit...

Papa parlait peu. Quelques souvenirs de la pêche au saumon du temps de son grand-père, du flottage du bois sur la Jacques-Cartier qui limitait notre terre, rien sur son enfance et sa jeunesse. Il devait être une personne très sensible à tout ce qui le concernait, mais ne manifestait pas ses sentiments, ou du moins ne les exprimait pas par des mots. C'était d'ailleurs dans les mentalités de l'époque pour un homme de ne pas montrer ses états d'âme. Aux moments les plus difficiles, il était songeur, ne se confiait pas et gardait pour lui ses préoccupations.

Les vents violents de l'automne et de l'hiver l'effrayaient. La maison, d'une trentaine de pieds de hauteur, craquait et les bourrasques sifflaient aux fenêtres et corniches. C'était un peu lugubre, et pour calmer ses craintes, il lui arrivait de descendre à la cave pour dormir, entortillé dans une peau de carriole. C'était parfois l'étable ou la grange qui l'abritait. Il faut voir dans ce comportement comme une dimension de la nature humaine : on a beau être fait fort et courageux, il se glisse toujours à l'intérieur de l'homme une parcelle de fragilité qui fait de lui toute sa beauté et son «humanité».

L'argent n'était pas facile à gagner et il m'apparaît que papa a toujours eu une certaine insécurité face à son pécule. Aussi craignait-il de faire des dépenses pour l'amélioration de la ferme et pour l'accroissement du bétail car il ne supportait pas l'idée de contracter une

dette. Une grande anxiété l'habitait face à l'inconnu, à l'avenir. Aussitôt que les factures arrivaient, aussi vite elles étaient payées. On craignait aussi à cette époque la venue d'une maladie qui pouvait grever sérieusement la condition financière d'une famille, sinon la ruine.

Quand il a déménagé au village de Pont-Rouge en 1961, mon frère Philippe ayant pris la relève, je pense qu'un gros poids lui a été enlevé des épaules. Il m'a semblé plus détendu, plus souriant, plus heureux d'une certaine façon. C'était comme s'il récoltait une moisson qu'il avait mis toute une vie à voir croître. La lecture du journal, de longues promenades sur la galerie de la maison, la cueillette du courrier au bureau de poste et aussi, simplement, le fait d'être assis à regarder passer les gens occupaient ses journées.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'occasion des vacances des fêtes. A certains moments, il était très agité, soulevé par une sorte d'angoisse profonde. Il avait aussi ses périodes de calme, trop courtes, pendant lesquelles il retrouvait une sorte d'apaisement. Tout doucement, la Faucheuse s'est approchée et il s'est incliné devant l'inévitable, la fin de son périple sur terre.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Un nouveau numéro de La Laurentie est maintenant disponible

De la Société Saint-Jean-Baptiste à
la Société nationale des Québécois

En vente au prix de 5\$ dans les commerces suivants :

À Mont-Laurier : Tabagie Calumet –
Papeterie des Hautes-Rivières – Librairie
Jaclo – Ou directement à la SHGHL
À Rivière-Rouge : Tabagie Raymond



Info : 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

avec **Bernard Julien**

Un dernier mot...

Depuis mai 2016, mes chroniques *Souvenirs d'autrefois* vous ont fait entrer dans l'intimité d'une famille (la mienne) au moment où la Seconde guerre mondiale sévissait en Europe et marquait un tournant dans l'histoire. Ces souvenirs, je les ai partagés avec vous, gens des Hautes-Laurentides, sentant bien qu'ils étaient à l'image de ce que plusieurs d'entre vous avaient vécu ou entendu raconter par les « anciens ». Ils évoquent une période d'enracinement dans le sol québécois, œuvre de défricheurs, de cultivateurs, de bûcherons, de draveurs, de forgerons, de femmes au foyer, d'institutrices, de gardes-malades, etc. Tout était à inventer, et le travail créateur de nos aïeux était immense. Leur ingéniosité face aux défis colossaux qui se dressaient sur leur chemin est digne de mention. On reste sans mot devant leur bravoure, leur héroïsme et leur débrouillardise.

Merci à ceux qui m'ont manifesté leur appréciation soit par téléphone, par courriel, ou encore lors d'une rencontre fortuite. Vos commentaires m'ont réjoui, d'autant plus qu'ils étaient spontanés et chaleureux. L'appui et la grande collaboration de Véronique Paul m'ont toujours encouragé à continuer la poursuite de mes écrits. La révision de mes textes a été effectuée par ma compagne de vie, Louise Bertrand, avec un souci du détail et de rectitude linguistique remarquable. Si j'ai pu être utile à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, je puis dire qu'elle m'a rendu la pareille — et même plus — parce que j'ai replongé dans le temps avec enthousiasme et plaisir. Chaque fait, je l'ai revécu, chaque émotion, je l'ai ressentie. Je dois dire aussi merci



La tablée d'hiver.

au journal *Le Courant des Hautes-Laurentides* qui offre aimablement un espace à la Société d'histoire.

Certains ont souhaité que ces chroniques soient publiées afin qu'elles accèdent à une certaine pérennité et deviennent accessibles à la communauté lauriermontoise. Christine Bellefleur, bien connue au niveau culturel, a été la première à m'en faire la suggestion, puis la Société d'histoire de même que Francine Ouellette y ont ajouté leur approbation. Après mûre réflexion, j'ai pris la décision de les faire paraître, auxquelles j'ajouterai quelques précisions historiques, des développements nouveaux ainsi que des photos d'époque en plus grand nombre. Le livre devrait paraître au printemps et aura pour titre *Témoins d'une autre époque*.

Il y a soixante ans cette année que j'habite à Mont-Laurier et il m'a fait plaisir de manifester mon attachement à la communauté par cette série de 48 chroniques qui prend fin aujourd'hui.

nad.bernard@tlb.sympatico.ca

Dès le 7 mars 2018, les chroniques Au fil du Temps vous reviennent avec de nouveaux collaborateurs. Restez avec nous !



À découvrir !

L'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides
Une exposition virtuelle qui valorise la richesse patrimoniale et archivistique des Hautes-Laurentides.

www.fortsdenotrehistoire.com



Souvenirs d'autrefois

L'autoneige des Meilleur



Jean-Marie et Valmore Meilleur devant leur autoneige. Source: Valmore Meilleur.

Une tempête de neige surprise à l'automne 1948 oblige Jean-Marie, Raymond et Valmore Meilleur à sortir leur « Bombardier » pour se rendre à la messe à Val-Barrette. Ils avaient créé leur propre autoneige à partir du moteur à deux cylindres de la motocyclette de Valmore. C'est leur père Adrien, forgeron de métier, qui leur avait enseigné à souder les pièces de métal.

L'autoneige des Meilleur est construite vers 1948. Le moteur est un Indian et un ventilateur est utilisé pour le refroidir. Pour que la cabine soit très légère, on utilise un « veneer » mince. La courroie de moulin à scie utilisée pour la traction n'ayant pas résisté au froid, elle est remplacée par des chenilles achetées chez Bombardier. Cette construction artisanale présente quelques inconvénients : il n'y a pas de chaufferette et le moteur ne permet pas de reculer. Les passagers doivent donc

toujours être bien emmitoufflés et le conducteur doit s'assurer d'un espace suffisant pour faire demi-tour.

Le véhicule peut transporter deux passagers en plus du conducteur. Il sert surtout à se rendre au village de Val-Barrette ou à Mont-Laurier pour les joutes de hockey, mais Adrien construit aussi des traîneaux pour permettre aux cultivateurs de transporter leurs billots l'hiver. Valmore l'utilise aussi pour se rendre chez les clients de son père Adrien afin de mesurer les billots et le bois à scier.

Ce n'est qu'en 1949 que le gouvernement du Québec adoptera une politique de déneigement des routes rurales, ce qui forcera l'industrie de l'autoneige à trouver de nouveaux débouchés, surtout auprès des compagnies forestières.

Par Shirley Duffy



**Forts
de notre
Histoire**

À découvrir !

L'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides
Une exposition virtuelle qui valorise la richesse
patrimoniale et archivistique des Hautes-Laurentides.

www.fortsdenotrehistoire.com



Souvenirs d'autrefois

Le Séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier

La Polyvalente Saint-Joseph de Mont-Laurier, si importante pour les Hautes-Laurentides, le fut tout autant, si ce n'est bien davantage, dans le passé, puisqu'elle fut d'abord un séminaire diocésain depuis la construction de l'imposante bâtisse au tournant des années 1930 jusqu'en 1965.

C'est le curé Antoine Labelle (1834-1891) lui-même qui dès 1878-1879 imagine la création d'une institution d'enseignement supérieur classique, commercial, industriel et agricole. Après des débuts à Nominique en 1910, la création d'un diocèse en 1913 ayant comme chef-lieu Rapide-de-l'Original devenu Mont-Laurier peu avant, amène l'évêque Brunet et son clergé à transférer l'institution tout près de l'évêché en 1915.

Ensuite, pendant exactement un demi-siècle, le Séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier sera tout ce que le visionnaire curé avait planifié et voulu en étant un agent de développement intégral de Mont-Laurier et de l'ensemble la région environnante. Il faut savoir au départ que les tous premiers colons, précédés des explorateurs et visionnaires Antoine Labelle et Arthur Buies effectuant du portage trois ans auparavant, arrivent et commencent à défricher à Rapide-de-l'Original en 1885. L'occupation permanente du site n'est donc vieille que de trente jeunes années lorsque le Séminaire y fait ses débuts.

Pendant cinquante bonnes années donc, l'institution contribuera très largement à la saine armature sociale des Hautes-Laurentides en produisant une élite et une classe moyenne, par-delà les classes agricole et laborieuse formant le noyau en émergence de la population. Un séminaire a d'abord pour fonction de former des prêtres et des professionnels (incontestablement l'élite de l'époque), tâche qu'il effectuera avec brio pendant plusieurs décennies, tout en parrainant, avec différentes variables selon les époques, un cours commercial et une école d'arts et métiers (le Pavillon



Une classe du cours commercial (9e année), formateur de classes moyennes dans les Hautes-Laurentides, en 1940.

Saint-Joseph actuel) pour y favoriser l'éclosion d'une classe moyenne. Enfin, une école d'agriculture (le Cégep actuel) veillera à la mise à jour des techniques agricoles.

C'est toutefois toujours l'enseignement classique formateur d'humanistes, selon une tradition catholique et occidentale séculaire, qui domine la vie scolaire appliquée et religieuse très sérieuse sur la colline Alix. Les collégiens y sont formés dans un esprit où les langues française, latine et grecque dominant et où les activités sportives, sociales et l'esprit nationaliste canadien-français sont bien présents, le tout dans une atmosphère stricte et très pieuse où la plupart sont pensionnaires. D'ailleurs, lorsque la ferveur religieuse baissera significativement au début des années 1960 – tant dans l'ensemble du Québec qu'au Séminaire – puis que les vocations religieuses de futurs prêtres baisseront en flèche, le Séminaire fermera ses portes, tout en vendant ses actifs à la Commission scolaire Henri-Bourassa. Il laisse comme legs principal une belle empreinte fondatrice sur toute une région et sur Mont-Laurier particulièrement.

Félix Bouvier, enseignant à la Polyvalente de Mont-Laurier de 1992 à 2005.



**Forts
de notre
Histoire**

À découvrir !

L'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides
Une exposition virtuelle qui valorise la richesse patrimoniale et archivistique des Hautes-Laurentides.

www.fortsdenotrehistoire.com



Souvenirs d'autrefois

La chute de la Roche fendue du village de La Macaza



La chute de la Roche fendue a assisté en 1895 à la naissance d'un village souhaité par le curé Labelle.

La maison de la première famille de colons, Léon Ouellette et Héloïse Richer arrivés en 1886, était à l'écoute du bruit tumultueux de la chute et des coupes de bois du premier moulin à scie établi sur son roc vers 1890 par l'entrepreneur Philias Charbonneau.

L'auberge Reel Fren's Inn de Morris Rabinovitch accueillait de nombreux visiteurs de la grande ville qui débarquaient à la nouvelle gare de passagers du Pont de Fer (des chars) en 1922. Ils arrivaient à bord du Train du Nord pour venir prendre des cures de jouvence et de repos au grand air pur de la forêt boréale Laurentienne.

Les élèves de l'école juive, sise à un jet de pierre de la chute, venaient s'y divertir et s'y baigner comme à la claire fontaine. Elle a vu la construction du premier de nos trois ponts

couverts s'installer par-dessus son torrent tout en écoutant l'écho des cloches de l'église et de l'école du village situées à deux pas de la première croix érigée par Léon Ouellette en prévision d'une prochaine paroisse.

L'athlète Steve Rabinovitch s'y est entraîné à la nage en remontant son courant et se qualifia pour représenter le pays aux jeux olympiques de Rome en 1960. A son décès, on y déversa une partie de ses cendres dans la marmite au pied de la chute sur cette terre de liberté.

Taillée au fil de millions d'années dans le bouclier précambrien, la Roche fendue est au centre de la rivière «Macassé», un lieu de repaire des premières nations et des premiers colons, au confluent de ses tributaires, les ruisseaux Chaud et Froid qui s'y déversent dans un spectaculaire bouillon printanier, cédant le passage et projetant avec force les millions de billots qui étaient dravés en amont.

La chute ne prend jamais de repos, elle se laisse admirer à longueur d'année depuis la nuit des temps et jusqu'à l'éternité en livrant ses secrets, car elle nous parle en murmurant. Elle est le cœur battant du village de La Macaza ...

*Texte et photos de Benoit Thibeault
- La Macaza*

*Sources d'inspiration : Jean-Paul Bélanger,
Micheline Charrette, Albert Rabinovitch*





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

La téléphonie en milieu rural

Souvenirs de Mme Ruth Forget Legault, fille de Fernande Lacasse et Maurice Forget.

Chronique 1 de 3.

Nous sommes en 1952 dans le village de Val-Barrette. À l'époque, la municipalité bénéficiait d'un service de téléphonie depuis déjà quelques années. Au début, la centrale téléphonique se situait dans l'hôtel du village. Par la suite et pendant quelques mois, chez une famille du village. Mais *The Bell Telephone Company of Canada* cherchait une solution permanente.

Après quelques discussions entre la compagnie et Mme Fernande Lacasse Forget, une entente est conclue. Le service de la centrale téléphonique sera installé dans la maison de la famille Forget.

Pour la somme de 1 940\$ par année, un contrat lucratif pour l'époque, Mme Forget devait assurer le service de téléphonie 24h par jour, 365 jours par année. De plus, elle fournissait le local chauffé et éclairé ainsi que le personnel nécessaire au bon fonctionnement. Un nouvel apport au revenu familial qui n'était sûrement pas à dédaigner à cette époque.

Il fallait donc entreprendre des travaux majeurs dans la maison pour permettre l'installation de la console ainsi que les batteries nécessaires permettant le fonctionnement de la centrale lors d'une panne électrique.

Le téléphone étant devenu un service essentiel, il fallait pouvoir rejoindre le médecin ou le curé en tout temps.

Le nouveau service de téléphonie sera maintenant situé dans le salon de la famille Forget. Des travaux s'imposent. Les ouvriers, embauchés par la compagnie de téléphonie, ont donc défait une partie du



Ruth Forget en 1956.

Source: P133 Fonds Ruth Forget

plafond du sous-sol afin d'installer des poutres permettant de solidifier la structure et supporter le poids des nouvelles installations. Finalement, on a érigé une cloison entre le salon et la cuisine. La cuisine devient alors le seul lieu de rassemblement de la famille, téléphonie oblige!

La centrale de Val-Barrette couvrait les territoires de Kiamika, Val-Barrette, Lac-des-Écorces, Guénette, Val-Viger et Chute-St-Philippe; elle comptait 72 abonnés.

Il y avait des boîtes téléphoniques payantes réparties à différents endroits sur le territoire, dont une située devant la maison Forget. Mme Forget devait une fois par mois faire la tournée afin de ramasser l'argent des boîtes; heureusement pour elle, son mari possédait une auto-taxi et pouvait la véhiculer facilement.

Par Michelle Meilleur

ÉTUDIANT(E)S RECHERCHÉ(E)S

Cet été, faites partie d'une équipe de travail passionnée tout en découvrant l'histoire de votre région

NOUS EMBAUCHONS !

La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides est à la recherche de deux étudiant(e)s pour combler les postes de **guide-interprète en histoire et patrimoine** et **guide d'exposition**.

- Contrat de 8 à 9 semaines durant l'été -

Pour en savoir plus visitez le www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

Les téléphonistes au cœur du service...

Souvenirs de Mme Ruth Forget Legault, fille de Fernande Lacasse et Maurice Forget.
Chronique 2 de 3.

En 1952, Jeanine et Françoise Gaudreau, résidentes de Val-Barrette, furent les premières téléphonistes engagées par Mme Forget. Ruth, enfant à l'époque, garde un très bon souvenir de celles-ci, car Jeanine et Françoise lui faisaient la lecture lors de leurs moments libres.

Plus d'une trentaine de jeunes filles du village ont travaillé à la centrale des Forget de 1952 à 1968. À la fin des années cinquante, une téléphoniste gagnait 24\$ par semaine pour une quarantaine d'heures de travail; elle devait également apporter son lunch et manger sur place. On se devait d'être disponible en tout temps, le téléphone pouvait sonner...

La boulangerie Ricard étant située à proximité, les jeunes hommes qui y travaillaient venaient placoter par la fenêtre avec les téléphonistes et quelquefois... apportaient des petits gâteaux Vachon!

Ruth Forget a débuté sa carrière de téléphoniste à temps partiel, la nuit. C'était son père qui gardait le « switchboard » à cet instant-là. Un lit pliant était installé dans la pièce et quand un appel entraînait, une alarme avertissait le gardien. Il faut dire que les appels de nuit étaient peu fréquents à l'époque. Les clients les plus sollicités étaient le docteur Hélie pour une urgence ou un accouchement, le curé pour aller administrer l'extrême-onction à un malade, ou encore le chauffeur de taxi pour un transport.



Ruth Forget, téléphoniste au repos, en 1956.
Source: P133 Fonds Ruth Forget.

Maurice Forget, chauffeur de taxi à ce moment-là, accompagnait souvent le docteur Hélie la nuit et devait l'attendre jusqu'à la fin de son intervention auprès de son patient. En pareil cas, monsieur Forget réveillait la petite Ruth afin qu'elle prenne en charge le « switchboard » durant son absence.

Mme Ruth Forget Legault me disait que le docteur Hélie se montrait très reconnaissant envers eux. Quand la famille requérait les soins du médecin ou encore qu'elle achetait des médicaments, il répondait : « Pas question de me payer, je vous dérange assez la nuit ». Le docteur Hélie soignait les gens, arrachait les dents et possédait une pharmacie. Elle se souvient du numéro de téléphone du médecin qui était le 5; celui du curé, le numéro 8.

Par Michelle Meilleur

ÉTUDIANT(E)S RECHERCHÉ(E)S

Cet été, faites partie d'une équipe de travail passionnée tout en découvrant l'histoire de votre région

NOUS EMBAUCHONS !

La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides est à la recherche de deux étudiant(e)s pour combler les postes de guide-interprète en histoire et patrimoine et guide d'exposition.

- Contrat de 8 à 9 semaines durant l'été -

Pour en savoir plus visitez le www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

Le « switchboard » et la facturation...

Souvenirs de Mme Ruth Forget Legault, fille de Fernande Lacasse et Maurice Forget.
Chronique 3 de 3.

Comment fonctionnait le «switchboard»? Quand un appel entrant, une palette tombait et le son de la palette était différent selon la provenance de l'appel. On reconnaissait bien le son pour le curé ou pour le médecin. La téléphoniste prenait un fil téléphonique et l'insérait dans la case de l'appelant, prenant ainsi la communication et, dépendamment avec qui la personne voulait parler, elle prenait un deuxième fil et établissait la communication entre l'appelant et l'appelé. Quand la conversation débutait, la téléphoniste prenait un billet et inscrivait l'heure du début de l'appel et, à la fin, inscrivait la durée de l'appel. À la fin du mois, tous les billets étaient envoyés à la compagnie Bell qui facturait alors les clients. Par la suite, les clients payaient par la poste ou se rendaient directement chez Mme Forget pour payer leur compte. La centrale de Val-Barrette relevait du bureau chef de Sainte-Agathe.

Quand il manquait d'électricité chez les Forget, la téléphoniste activait une génératrice manuelle avec batteries en tournant une manivelle. Il fallait que le téléphone fonctionne, c'était un service essentiel. Les lignes privées étaient disponibles seulement à Val-Barrette; il fallait être fortuné, ou presque, pour se l'offrir. Dans les autres villages, on retrouvait des lignes doubles, triples ou quadruples mais aucune possibilité de se procurer une ligne privée. Un exemple d'une ligne pour quatre maisons différentes : « une petite sonnerie pour une maison, une grande pour une autre, une grande et une petite pour la troisième et deux grandes sonneries pour la quatrième ».



Ruth Forget Legault au « switchboard »

Source: P133 Fonds Ruth Forget.

Il fallait bien écouter avant de répondre et adieu la discrétion. À l'ère des lignes privées, des afficheurs, de la téléphonie mobile, de « FaceTime » ou « Skype », il est difficile d'imaginer cette façon de procéder d'une époque pas si lointaine.

Mme Ruth Forget s'est mariée avec M. Raymond Legault le 16 avril 1962. Elle et son conjoint demeurent toujours dans la maison familiale des Forget. M. Legault dit avoir très peu travaillé au service de téléphonie, il répondait seulement au téléphone lorsque sa femme était occupée. Vers la fin des années 60, le service fut transféré à la compagnie de téléphone de la vallée de la Lièvre (Lievre Valley Telephone Co.) située à Mont-Laurier. Les années de service téléphonique dans la maison familiale demeurent d'agréables souvenirs pour Mme Forget Legault.

Par Michelle Meilleur

**DERNIÈRE
CHANCE**

ÉTUDIANT(E)S RECHERCHÉ(E)S

Cet été, faites partie d'une équipe de travail passionnée tout en découvrant l'histoire de votre région

NOUS EMBAUCHONS !

Pour en savoir plus visitez le www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

La câblodistribution à Mont-Laurier : la contribution de Gilles Létourneau

Chronique 1 de 3

L'entrée en ondes de CBFT en septembre 1952 marque l'inauguration de la télévision au Canada. En noir et blanc à ses débuts, elle nous en fera voir de toutes les couleurs au fil des ans. À partir de 1954, le canal 2 diffuse uniquement en français laissant la diffusion anglaise au canal 6. En 1961, le canal 9 diffuse en français à partir d'Ottawa et dessert Mont-Laurier.

Au début de la décennie 1950, il n'existe aucune infrastructure pour la câblodistribution dans la région. En 1956, après des études en sciences et des cours de perfectionnement en électronique, Gilles Létourneau s'établit à Mont-Laurier avec un projet en tête, celui de doter la ville d'un réseau de câblodistribution. Il faut commencer par le début, soit l'érection d'une tour. Le jeune entrepreneur ne possède ni l'argent ni les équipements nécessaires à l'installation des assises de la tour. Alors il trouve un allié précieux en la personne du maire Florant. Désireux de doter sa ville de nouveaux services, le maire lui prête gratuitement les compresseurs de la ville. Ce mode de collaboration jette peut-être les bases de ce qu'on appelle aujourd'hui les partenariats public-privé. En 1957, aidé de monsieur Gérard Girouard, Gilles Létourneau débute la construction de la tour de 100 pieds de hauteur sur le



Gilles Létourneau.

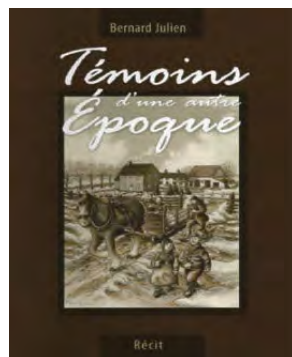
Source: Collection de la SHGHL.

Mont-Laurier. Les enclaves de la tour sont encore visibles et témoignent d'un passé pas si lointain.

Une fois la tour terminée, il faut installer un tuyau de métal qui sert de gaine protectrice aux fils. M. Létourneau se souvient du jour où une section de tuyau mal fixée au bout de la tour tombe et lui sectionne un bout de pied.

La construction d'une ligne électrique reliant le bas et le haut de la montagne s'impose afin de brancher les lampes électriques nécessaires à l'alimentation des amplificateurs. Quand une lampe grille, il faut aller la remplacer (pas commode le soir, encore moins l'hiver).

Par André Ducharme



La Société nationale des Québécoises et Québécois des Hautes-Rivières et La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides ont le plaisir de vous inviter à un

Lancement/causerie

Le dimanche 17 juin 2018 à 14 h

Témoins d'une autre époque

Récit de Bernard Julien

Venez rencontrer l'auteur des chroniques *Souvenirs d'autrefois* que vous avez eu le plaisir de lire ci-haut en 2016-2017.

au Centre d'exposition de Mont-Laurier
385, rue du Pont, Mont-Laurier

Bienvenue à tous



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

La câblodistribution à Mont-Laurier

Chronique 2 de 3



Pour desservir la clientèle, le câble doit se rendre près des maisons en utilisant les poteaux électriques comme support. Or, le réseau électrique appartient à l'entreprise Électrique Mont-Laurier. Le Dr. Tousseint Lachapelle, copropriétaire de la centrale électrique, accorde gratuitement, sans signature d'entente, le droit de passage du câble sur son réseau électrique. En échange, il demande à Mont-Laurier Télédiffusion Inc. de fournir sans frais le service du câble à des personnes dont les noms apparaissent sur une liste qu'il lui soumet. C'est la formule donnant / donnant. Désormais, le câble part de la tour sur le Mont-Laurier attaché à un fil d'acier comme support et suit la ligne électrique dans les rues de la Ville.

La pression atmosphérique influence la qualité de la réception des ondes. Les plus vieux se souviennent des «oreilles de lapin» que l'on déplace sur le téléviseur en maugréant. Certaines journées, la performance du canal 2 s'évalue à 60%. Une façon de dire qu'il y avait de la neige dans le téléviseur.

En 1961, Gilles Létourneau prend en charge l'entretien de la tour de relais de Val-Limoges, propriété de Radio-Canada. Les émissions du canal 2 (Ottawa) peuvent être captées par des antennes sur le toit des



Annonces dans l'annuaire de la Ville de Mont-Laurier de 1959 (image de gauche) et 1962 (ci-haut).

maisons, et celles du canal 2 (Montréal) par le câble. La mauvaise réception du relais de Val-Limoges est dénoncée dans le journal local Le Flambeau et des directives précises et rigoureuses sont données au spécialiste en télévision.

En 1966, l'aréna de Mont-Laurier situé à l'angle de la rue Chasles et du boulevard Albiny-Paquette brûle. Le câble principal reliant la tour au centre-ville fond. La technologie ne permet pas le remplacement uniquement du bout de câble endommagé. Le circuit doit être refait à partir du boulevard jusqu'au pied de la montagne causant ainsi une interruption de services durant trois semaines. De quoi alimenter les discussions dans les chaumières.

Par André Ducharme



EXPOSITION
Des forêts et des hommes
Du 25 juin au 31 juillet 2018

Au studio de la Maison de la culture
(385, rue du Pont, Mont-Laurier)
Du lundi au vendredi de 11h à 18h
Guide d'exposition sur place | Entrée libre

Circuit historique guidé



MARCHONS
notre **HISTOIRE**

Du 25 juin au 10 août 2018

Cet été, laissez-vous guider dans une ballade urbaine et parcourez le Mont-Laurier d'aujourd'hui pour découvrir son histoire...
Départs du lundi au vendredi à 10h et 14h

Information : 819 623-1900 www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

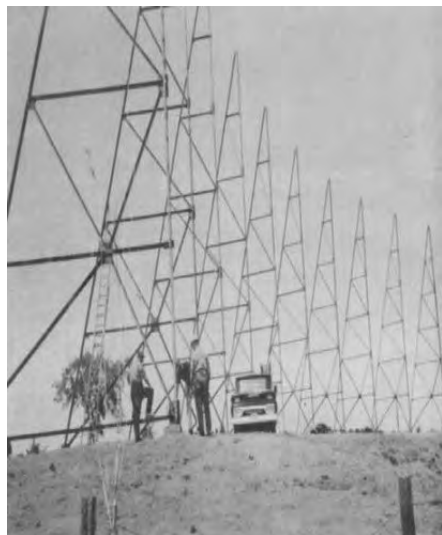
La câblodistribution à Mont-Laurier

Chronique 3 de 3

Certains propriétaires de maisons, usagers du câble, branchent illégalement leur locataire sur le réseau en introduisant des aiguilles dans le câble. Cette technique de raccordement assez rudimentaire, on en convient, cause de nombreux problèmes. Le système en place ne supporte tout simplement pas de «corps étrangers» et finit par bloquer, causant des pannes de services. Pour corriger le problème, la recherche des aiguilles s'impose. Trois dispensateurs de poteaux électriques, mais de façon hiérarchisée.

En premier lieu, au sommet des poteaux, Electricité Mont-Laurier propriétaire du réseau électrique, en deuxième lieu, au centre, Lièvre Valley Téléphone et finalement, en dessous, Mont-Laurier Télédiffusion Inc. (câble). La guerre des fils cause des dommages collatéraux. La présence du câble trop près des fils de téléphone introduit de la distorsion, dit-on. Dans le cas d'une trop grande proximité des fils électriques et du câble, on n'hésite pas à sectionner ce dernier, tout simplement, sans avertissements de dire M. Létourneau. À chaque coupe du câble, il y a inévitablement interruption de services.

La technique de la câblodistribution n'est pas encore enseignée dans les écoles. Le métier s'apprend sur le tas. La création de l'Association des câblodistributeurs sert de laboratoire.



L'antenne parabolique située à l'arrière du mont Laurier lors de sa construction en 1965. Source: Journal L'Écho de la Lièvre, édition du 2 juillet 1965.

Les membres partagent leurs expériences personnelles. La découverte par hasard de l'antenne parabolique par un ingénieur ontarien révolutionne la technologie. L'installation d'une antenne parabolique incurvée de 360 pieds par 60 pieds sur le mont Laurier améliore de beaucoup la réception des ondes et, par ricochet, fidélise la clientèle. Le coût de location des services du câble passe de 2,50\$ par mois en 1962 à 4,00\$, six ans plus tard.

En 1968, M. Létourneau, pionnier du câble à Mont-Laurier, vend la compagnie Mont-Laurier Télédiffusion Inc. à Vidéotron. La vente inclut la clientèle, le câble et le transfert du permis d'opération.

Par André Ducharme



EXPOSITION
Des forêts et des hommes
Du 25 juin au 31 juillet 2018

Au studio de la Maison de la culture
(385, rue du Pont, Mont-Laurier)
Du lundi au vendredi de 11h à 18h
Guide d'exposition sur place | Entrée libre

Circuit historique guidé



MARCHONS
notre **HISTOIRE**

Du 25 juin au 10 août 2018

Cet été, laissez-vous guider dans une ballade urbaine et parcourez le Mont-Laurier d'aujourd'hui pour découvrir son histoire...
Départs du lundi au vendredi à 10h et 14h

Information : 819 623-1900 www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes

Cette semaine, et pour les chroniques à venir, la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides vous invite à explorer notre histoire forestière, qui fait écho à notre exposition estivale.



Source: Collection Marcel Granger de la SHGHL.

Jusqu'en 1810, la fourrure reste le produit d'exportation principal de la colonie. Puis, en 1806, Napoléon 1er, empereur des français, impose un blocus continental à l'Angleterre, ce qui coupe cette dernière de ses sources de bois. Elle se tourne alors vers sa colonie d'Amérique pour l'approvisionnement. C'est l'époque du bois équarri. Les grands pins blancs de l'Outaouais, de la Lièvre et de la Rouge sont abattus, équarris, dravés, assemblés en cages et envoyés au port de Québec d'où ils partiront pour le vieux continent.

Vers le milieu du 19e siècle, l'exportation du bois équarri se porte mal. Heureusement, la forte urbanisation du Canada et des États-Unis crée une importante demande en bois de construction. La signature du traité de réciprocité en 1854 ouvre les frontières commerciales entre les deux pays et facilitent l'exportation du bois canadien. C'est le deuxième âge d'or de l'industrie forestière. Cette époque du bois de sciage sera toutefois chevauchée par une

troisième période de prospérité, celui du bois de pulpe.

En effet, la fin du 19e siècle et les premières décennies du 20e siècle voient la multiplication exponentielle des journaux et revues, créant une forte demande en bois de pulpe utilisé pour fabriquer le papier journal. La compagnie MacLaren adapte ses installations de la Basse-Lièvre à cette nouvelle industrie et les bûcherons coupent maintenant les arbres en pitounes (4 pieds et 1 pouce) plutôt qu'en billots (12 à 16 pieds), les premières se prêtant mieux à la production de papier, en plus d'être plus faciles à draver.

Par Yohan Desmarais

La suite dans l'édition du 1er août 2018. Nous vous invitons également à visiter notre exposition « Des forêts et des hommes » au studio de la Maison de la culture de Mont-Laurier jusqu'au 31 juillet 2018. Sur le même thème, procurez-vous le numéro 22 de notre revue La Laurentie disponible à la SHGHL et dans les kiosques participants (info 819 623-1900).



Circuit historique guidé

MARCHONS notre HISTOIRE

Du 25 juin au 31 juillet 2018

Du 25 juin au 10 août 2018

Cet été, laissez-vous guider dans une ballade urbaine et parcourez le Mont-Laurier d'aujourd'hui pour découvrir son histoire...
Départs du lundi au vendredi à 10h et 14h

Au studio de la Maison de la culture
(385, rue du Pont, Mont-Laurier)
Du lundi au vendredi de 11h à 18h
Guide d'exposition sur place | Entrée libre

Information : 819 623-1900 www.genealogie.org/club/shrml



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes Les camps de bûcherons



Source: Collection Marcel Granger de la SHGHL.

Les camps de bûcherons servaient l'utilité bien pragmatique de loger et de nourrir les bûcherons. Ils étaient bâtis sur place par une équipe d'une dizaine de personnes qui montaient fin août et qui dormaient dans des tentes le temps de la construction. Le camp était alors utilisé de deux à quatre ans avant d'être abandonné au profit d'un nouveau camp.

Les premiers camps de bûcheron, au 19^e siècle, étaient plutôt rudimentaires et offraient un confort limité. De forme rectangulaire, ils étaient faits de bois ronds assemblés à l'aide d'entailles réalisées à la hache. Les interstices entre les billots étaient remplis avec de la mousse. Le toit, en pente légère, était fait de billots fendus en deux sur la longueur. Le plancher de bois rond était parfois aplani à l'aide d'une herminette et les lits superposés étaient faits, comme tout le reste, sur place.

Au centre du camp, la *caboose*, un rectangle de sable, faisait office de cuisine et on pouvait y faire un feu.

Lentement, les camps évoluent pour devenir plus confortables. Vers la fin du 19^e siècle et dans les premières décennies du 20^e siècle, ils connaissent une nette amélioration. La construction du camp se fait toujours majoritairement en bois rond. Le toit recouvert de mousse et de terre laisse place à un toit isolé au papier goudronné. La *caboose* disparaît et les dortoirs sont chauffés à l'aide d'un poêle. La cuisine, ou *cookerie*, est maintenant un bâtiment séparé du dortoir où dorment les bûcherons. Elle est équipée d'un poêle à six ronds qui facilite la cuisson des aliments, d'un *sink* (évier) et d'une huche pour faire la pâte à pain et à tarte. Elle comprend aussi une salle à manger pour les repas.

Par Yohan Desmarais



Circuit historique guidé

MARCHONS
notre HISTOIRE

JUSQU'AU 10 AOÛT 2018

Cet été, laissez-vous guider dans une ballade urbaine et parcourez le Mont-Laurier d'aujourd'hui pour découvrir son histoire...

DEUX DÉPARTS PAR JOUR (DU LUNDI AU VENDREDI) : 10H ET 14H
Rendez-vous 5 minutes avant le départ au 385, rue du Pont, Mont-Laurier

Information : 819 623-1900 www.genealogie.org/club/shrml



Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes La drave

Le flottage du bois est une technique ancienne qui remonte à l'Antiquité. C'est une méthode de transport consistant à faire flotter la récolte de bois jusqu'à sa destination. Elle reste toutefois une pratique marginale durant une bonne partie de l'histoire humaine.



C'est en Amérique du Nord que la pratique deviendra extrêmement répandue. Au Canada, le flottage du bois, ou drave (de l'anglais *to drive*, puisque les draveurs « conduisaient » les billots à destination), commence à être utilisé massivement après le blocus napoléonien de 1806 pour répondre à la demande de bois équarri servant à la fabrication des navires britanniques.

Source : Collection Louis-Pierre Coursol de la SHGHL. Les draveurs Jean-Paul Raby, Rolland Mayer et Georges-Paul Guénette.

Le Canada, et particulièrement le Québec, restera étroitement associé à cette pratique. En effet, le bois y est présent en abondance et l'hydrographie généreuse de la province offre la possibilité de draver le bois efficacement et à moindre coût. Cela a contribué à faire du Québec une nation où, chaque printemps, on apercevait des hommes descendre les rivières debout sur le bois abattu plus au nord.

pour critiquer cette méthode de transport. L'écorce du bois flotté ayant tendance à se détacher de l'arbre et à paver le fond des rivières, venant les acidifier.

La drave n'aura toutefois pas été éternelle. Dans les années 1980 certaines voix s'élèvent

La pratique de la drave cesse officiellement au Québec en 1996, mais déjà avant les grandes régions de draveurs arrêtent la pratique. Ainsi, la rivière Kiamika ne sera plus dravée dès 1962, la Rouge cesse dans les années 1970 et la Lièvre en 1993. Suite à l'arrêt de la drave, de grandes opérations de *sweep* (nettoyage) seront organisées pour récupérer les billots toujours embourbés dans les rives et le lit des rivières, marquant la fin d'une époque au Québec.

Par Yohan Desmarais

Un nouveau numéro de La Laurentie est maintenant disponible

Des forêts et des hommes

En vente au prix de 8\$ dans les commerces suivants :

À **Mont-Laurier** : Tabagie Calumet – Papeterie des Hautes-Rivières – Librairie Jaclou
Ou directement à la SHGHL (385, rue du Pont)
À **Rivière-Rouge** : Tabagie Raymond





Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes Les moulins à scie



Les moulins à scie ont longtemps été une part importante de l'industrie forestière de la région. Ce sont les premières instances d'une industrie de transformation dans la MRC. Entre 1909 et 1929, les moulins à scie se multiplient dans la région grâce à la forte demande en bois de construction causée par l'urbanisation rapide de Montréal et des États-Unis. Le chemin de fer permet l'exportation de tout ce bois. À cette époque, on compte une centaine de moulins dans un rayon de 40 miles entourant la gare de Mont-Laurier et environ 54 moulins à Nominigüe. Malheureusement, la crise économique de 1929 force la plupart de ces moulins à fermer.

Les premiers moulins à scie sont construits près des cours d'eau afin de bénéficier de l'énergie hydraulique fournie par ces derniers. Parfois, un conduit appelé flume est construit pour amener l'eau jusqu'à la roue à aube. Vers la fin du 19^e siècle, les moulins à scie commencent à adopter les chaudières à vapeur

Source : Collection Louis-Pierre Coursol de la SHGHL. Les draveurs Jean-Paul Raby, Rolland Mayer et Georges-Paul Guénette.

comme source d'énergie. Puis, dans la décennie 1940, les moulins commencent à se convertir aux moteurs diesel encore plus puissants en plus de présenter l'avantage d'être moins susceptibles de causer des incendies. Finalement, dans la deuxième moitié du 20^e siècle, les scieries adoptent l'énergie électrique, tout aussi efficace, plus économique et plus verte.

Il n'était pas rare de voir un moulin diversifier ses activités, question d'augmenter ses revenus et de fournir des services supplémentaires aux citoyens. Ainsi, il est commun de voir des moulins équipés de meule permettant aux cultivateurs du coin de venir moudre leur grain. Un moulin pouvait également profiter de sa roue à aube pour la connecter à une turbine et ainsi fournir de l'électricité à son village.

Par Yohan Desmarais

Un nouveau numéro de La Laurentie est maintenant disponible

Des forêts et des hommes

En vente au prix de 8\$ dans les commerces suivants :

À **Mont-Laurier** : Tabagie Calumet – Papeterie des Hautes-Rivières – Librairie Jaclou
Ou directement à la SHGHL (385, rue du Pont)
À **Rivière-Rouge** : Tabagie Raymond





Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes Le Cook



Figure centrale du camp de bûcherons, le cuisinier, ou *cook* comme l'appellent les forestiers, est le responsable de la cuisine du camp. À l'époque, c'est lui qui avait la lourde tâche de nourrir jusqu'à 150 hommes, trois fois par jour. Un *jobber* ayant un mauvais cuisinier pouvait carrément avoir de la difficulté à trouver des hommes à engager ! Certains cuisiniers faisaient tout bouillir avec pour résultat des plats qui manquaient de saveur. On les surnommait alors des *bouilleux*.

Le milieu des *cooks* de foresterie a longtemps été réservé aux hommes mais à partir du 20^e siècle, on commence à voir apparaître des femmes bien que cela reste l'exception plutôt que la règle. Typiquement, elles étaient les femmes ou les filles des *jobbers*, ce qui permettait de sauver un salaire.

La charge de cuisinier était une des plus chronophage. Contrairement aux autres travailleurs en congé le dimanche et certains jours fériés, les cuisiniers travaillaient sept jours par semaine, tous les jours de la saison de coupe. Le

Le cook Raoul Bigras au camp d'Eddy Crépeau vers 1948-1949. Source : P227 Fonds Guy Bigras-Bélisle.

cuisinier devait préparer des quantités astronomiques de nourriture et prévoyait, souvent, une tarte par homme. Il était également le premier levé pour préparer le repas du matin et souvent l'un des derniers couchés puisqu'il avait aussi la responsabilité d'entretenir sa cuisine. Il avait par contre l'avantage de bénéficier de quartiers plus intimes puisqu'il logeait seul, ou avec son aide-cuisinier, dans la *cookerie*.

Les menus dans les camps du 20^e siècle étaient savoureux et copieux. Entre *beans*, viandes, soupes, ragoûts, pain, marinades, fromages, pâtisseries et tartes en tous genres, les repas étaient généreux et, selon beaucoup d'anciens forestiers, très bons. Il était d'ailleurs commun qu'un homme revienne du chantier plus gras qu'il ne l'était en y arrivant, malgré les 7 000 calories qu'il pouvait dépenser par jour !

Par Yohan Desmarais

JOURNÉE PORTES OUVERTES À LA SHGHL

Venez découvrir notre organisme et ses richesses !

MARDI LE 18 SEPTEMBRE 2018 - DE 10H À 15H

C'est l'occasion de découvrir
les ressources, les collections, les fonds d'archives
et les différentes activités à votre portée !

385, rue du Pont, Mont-Laurier (derrière la bibliothèque)
Info : 819 623-1900



Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes MacLaren Co.



Si la famille MacLaren n'est pas vraiment présente dans notre région, leur compagnie, par contre, l'est. La James MacLaren Co. est fondée au 19^e siècle alors que la famille, originaire d'Écosse, s'établit dans la vallée de l'Outaouais. Dans la première moitié du siècle, les MacLaren commencent à construire leur empire forestier, mais ce n'est que dans la seconde moitié du siècle que leurs activités dans la Basse-Lièvre prennent de l'ampleur avec l'achat, en 1864, du moulin à scie de Baxter Bowman à Buckingham.

À la mort de James MacLaren en 1892, ses cinq fils reprennent l'entreprise qu'ils incorporent en 1895. En 1901, la compagnie ouvre une usine pour traiter le bois de pulpe et achète la scierie de Lévi Bigelow, établissant ainsi un monopole forestier sur la Basse-Lièvre.

Dans la Haute-Lièvre, la compagnie MacLaren sera intimement liée au développement de la région. Employeur de la totalité des forestiers œuvrant sur la Lièvre après l'établissement de son monopole, ses activités viennent modifier le paysage visuel régional, en passant par les barrages qui sillonnent la Lièvre (barrages des Cèdres, des Hautes-Chutes, Poupore, Up-

per Falls, Dufferin et de Masson) jusqu'aux bâtiments du centre MacLaren à Mont-Laurier. C'est également la MacLaren qui, dès 1912, possède la compagnie de téléphone de la région.

Les témoignages concernant la MacLaren sont généralement positifs, la compagnie étant décrite comme un employeur respectueux donnant de bons salaires, toujours payés en temps et en heure. Notons toutefois que ces témoignages proviennent de travailleurs engagés après la syndicalisation de la compagnie (1943). Rappelons-nous qu'au début du 20^e siècle dans la Basse-Lièvre, la lutte qui opposait la MacLaren Co. à ses ouvriers et des entreprises forestières rivales s'est soldée par le décès de deux travailleurs.

La compagnie s'impose donc comme un acteur économique et social majeur dans la région et le demeurera jusqu'à son intégration au sein de la forestière Noranda.

Par Yohan Desmarais

Un camp de la MacLaren, le «Red Pine Depot», vers 1945. Source: Collection Juliette Boisvert Pelneault de la SHGHL.





Souvenirs d'autrefois

Des forêts et des hommes Les cageux



Les « cageux », aussi appelés *voyageurs* ou *raftmen*, étaient ces hommes chargés de conduire les immenses radeaux de bois, les « cages », sur la rivière des Outaouais et sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'au port de Québec. Le bois était alors chargé sur des bateaux en partance pour l'Angleterre. Nous sommes à l'époque du bois équarri qui servait à la construction des navires britanniques et les cageux étaient, en quelque sorte, les draveurs des grands cours d'eau.

Les arbres étaient coupés puis dravés sur les rivières de la région (la Rouge, la Kiamika et la Lièvre) jusqu'à la rivière des Outaouais. Une fois sur cette rivière, le bois était assemblé en d'immenses radeaux. Puis, les hommes reliaient les radeaux, ou cages, ensemble pour former ce qu'ils appelaient des « trains de bois ».

Les cageux avaient ensuite la responsabilité de conduire ces trains de bois jusqu'au port de Québec en s'assurant qu'ils ne s'embourbent pas dans les rives. Lorsque le courant de la rivière ou du fleuve n'était pas suffisamment fort, ils montaient des voiles ou sortaient des rames pour propulser le train.

Lorsque les cageux rencontraient un rapide, deux solutions se présen-

Un groupe de cageux sur leur cage dans les années 1930. Source : Fonds Caisse populaire de Ferme-Neuve, collection Pierre-Robert Lafontaine.

taient : s'ils avaient la chance qu'une glissoire ait été construite aux rapides en question, ils pouvaient simplement l'emprunter pour continuer leur route. Dans le cas contraire, ils étaient alors forcés de démonter les cages, de transporter le bois à pied de l'autre côté du rapide et finalement de les reconstruire.

Les cageux ne quittaient que rarement leur cage, la vie s'y faisait. Une des cages du train abritait normalement la *caboose*, l'endroit où le *cook* cuisinait. D'autres cages transportaient les cabanes dans lesquelles les hommes pouvaient dormir. La deuxième moitié du 19^e siècle voit se multiplier les glissoires tandis que les bateaux à vapeur s'occupent désormais de remorquer les trains de bois, facilitant ainsi le travail des cageux.

Par Yohan Desmarais

Cette chronique conclut notre programmation d'activités 2018 portant sur l'histoire de l'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides. Pour en savoir plus sur notre histoire forestière, visitez le www.fortsdenotrehistoire.com et procurez-vous le numéro 22 de notre revue La Laurentie.

Un nouveau numéro de La Laurentie est maintenant disponible

Des forêts et des hommes

En vente au prix de 8\$ dans les commerces suivants :

À **Mont-Laurier** : Tabagie Calumet – Papeterie des Hautes-Rivières – Librairie Jaclou
Ou directement à la SHGL (385, rue du Pont)
À **Rivière-Rouge** : Tabagie Raymond





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

Souvenirs d'autrefois

THOMAS BERTRAND Un clin d'oeil à mon père

D'abord, tout jeune paraît-il, il livrait en charrette à cheval le pain fraîchement levé de la boulangerie de son père Placide. C'était le bon vieux temps.

Au début de sa carrière, il a opéré avec succès une buanderie, revendue par la suite à son frère. Puis vint sa Mercerie Bertrand située sur la rue de la Madone, revendue à sa fille Denise.

Joueur de bridge passionné, il maniait les chiffres aussi bien que les cartes. Il était actif et passionné en affaires. Par exemple, il n'hésitait pas à déclarer aux passants que l'habit commandé pour eux était arrivé. Le pieux mensonge lui valait souvent une visite au magasin et une vente.

Il pouvait aussi couper court, comme la fois où, excédé par le marchandage d'un client qui négociait un pantalon à demi prix, il avait saisi le dit pantalon par les jambes, enroulant chacune d'elle autour de ses bras et, d'un coup sec, l'avait déchiré en deux, laissant pantois le marchandeur.

Lors de l'incendie ravageant la Mercerie, une flambée d'anxiété apparue dans son horizon : il fallait bien continuer à nourrir la famille qui avait grossi d'année en année, au rythme des affaires. Sa résilience l'amena à initier une vente de feu, liquidant son inventaire à 1 \$ pièce. La demande fut telle qu'il dut se ravitailler ailleurs. Dans l'enthousiasme



Gisèle Desautels et Thomas Bertrand à leur mariage le 4 novembre 1944. Source: famille Desautels Bertrand.

de la chose, il devint plus zélé que nécessaire, ouvrant sa mercerie le dimanche, tandis que les plaintes des concurrents offusqués moussaient l'affaire. Finalement, pour mater le malin, la justice s'en mêla. C'est en pyjama rayé, chaîne de montre aux pieds, qu'il attendit l'amende vengeuse de 40 \$.

Tout en opérant sa mercerie et sa concession de voitures Fiat et de Mercedes à Mont-Laurier, muni d'une calculatrice révolutionnaire pour l'époque, nous l'avons vu planifier sa retraite effective pour l'âge de 44 ans, et capable d'assumer la survie de sa progéniture.

Par Yolande Bertrand

La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

Assemblée générale annuelle

Le 18 novembre 2018 - 13h30

Centre communautaire de Mont-Saint-Michel

99, rue Communautaire

- Remise des prix Alfred-Gamelin et Francine-Ouellette -

Dès 14h30, revisitez l'histoire de Mont-Saint-Michel à travers les contes de Jean-Claude Doré et Monique Ouellette



Souvenirs d'autrefois

De Kiamika à Fisher Branch, Manitoba

Des rencontres qui suscitent de belles émotions - Chronique 1 de 2



Paul et Nicole Meilleur, 27 septembre 1997.

Depuis l'âge de 13 ans, je m'intéresse à la généalogie. À l'époque, nous appelions cela découvrir la parenté. Comment est née cette passion? J'étais très intéressée aux histoires de famille que racontaient mon père et mon parrain. Je les ai souvent accompagnés lors de leurs visites à la parenté. Pour moi la compilation de noms est nécessaire mais m'intéresse moins. J'aime plutôt découvrir leurs métiers, l'endroit où ils vivaient, etc. À ce sujet, les recensements, les actes de baptême, mariage et funérailles nous renseignent beaucoup.

Comment la généalogie m'a-t-elle permis de découvrir des «cousins»? Il y a une vingtaine d'années, je faisais une recherche sur Internet et je découvre le site de Paul Meilleur. Je lui envoie le nom de mon père et mon grand-père. Il me dit que nous avons le même ascendant Jacques Le Meilleur, le seul de ce patronyme connu en Nouvelle-France. Tous les Meilleur sont donc parents. En remontant à la sixième génération, lui, moi et tous les Meilleur des comtés de Terrebonne et Labelle, ainsi que ceux du Manitoba et du Minnesota, avons, si on peut le dire ainsi, le même grand-père, François II de Ste-Adèle.

À l'été 1996, après quelques appels téléphoniques et plusieurs échanges de courriels, mon conjoint et moi rencontrons

Paul à son domicile. Un de ses frères ainsi que son épouse sont présents. La chimie est passée comme si nous nous étions toujours connus. Plus tard, j'ai eu le bonheur de rencontrer ses sœurs, ses frères et sa mère Cécile. Cette dernière est une femme extraordinaire, effervescente et dynamique. Elle a même écrit sa biographie. Ce fut donc le début de fort belles découvertes.

Paul me raconte que son oncle Viateur a colligé durant plus de 40 ans des données sur la famille. À son décès, son fils Guy, peu intéressé, lui a remis toute la documentation.

Il me raconte aussi qu'un dimanche, sa mère reçoit un appel d'Auray Meilleur de Fisher Branch (environ 2 heures au nord de Winnipeg) au Manitoba. Depuis longtemps, Auray voulait savoir s'il avait encore de la parenté à Ste-Adèle. Il a donc demandé à la téléphoniste si on retrouvait encore des Meilleur à cet endroit. Elle lui dit qu'il y en avait plusieurs et lui demande à qui il voulait parler. Il dit : «Donnez-moi le numéro du premier Meilleur inscrit dans l'annuaire». Le téléphone sonne donc chez Cécile Connelly Meilleur, la mère de Paul. Ainsi commençait une belle aventure de cousinage.

Par Nicole Meilleur

La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

Assemblée générale annuelle

Le 18 novembre 2018 - 13h30

Centre communautaire de Mont-Saint-Michel

99, rue Communautaire

- Remise des prix Alfred-Gamelin et Francine-Ouellette -

Dès 14h30, revisitez l'histoire de Mont-Saint-Michel à travers les contes de Jean-Claude Doré et Monique Ouellette



Souvenirs d'autrefois

De Kiamika à Fisher Branch, Manitoba

Des rencontres qui suscitent de belles émotions - Chronique 2 de 2



Auray Meilleur, Simonne et leur famille, octobre 2001.

Pourquoi les Meilleur se sont-ils expatriés au Manitoba en passant par les États-Unis? De 1870 à 1890, une des pires crises économiques mondiales a entraîné une forte mobilité des canadiens vers les États-Unis. Thaddée Meilleur, fils, demeure avec ses parents originaires de St-Jérôme et déménagés à Ste-Agathe. En 1870, Thaddée (21 ans) et son frère Odile (14 ans) décident d'émigrer à Ishpeming dans l'état du Michigan près du lac Supérieur aux États-Unis. Les deux frères Meilleur travaillent comme bûcherons pour tracer des routes. La famille Vaillancourt que Thaddée avait connue à Ste-Agathe y réside déjà. On dit qu'il avait un œil sur Mathildée qui avait alors seulement 14 ans. Il l'a d'ailleurs épousé 4 ans plus tard. De leur union naîtront 13 enfants dont Ovila. En 1904, Ovila se marie avec Zéphérina Gauthier.

Ovila est cultivateur sur une terre louée au Minnesota. Son ancien voisin, Elzéar St-Pierre, alors déménagé à Fisher Branch au Manitoba, lui apprend qu'il peut acheter une terre de 160 acres pour 10\$. Ovila achète donc sa terre dès l'automne suivant et au printemps 1912, il y déménage avec sa famille. Ils auront 13 enfants dont Auray. Revenons à Ste-Adèle. Suite à quelques conversations téléphoniques

avec Cécile Connelley-Meilleur, Auray, son épouse Simonne et sa sœur Léa, viennent les visiter à l'été 1996 à Ste-Adèle. En le voyant, je suis frappée par sa ressemblance physique avec l'un des oncles de papa et ce, malgré les générations qui nous séparent. Nous apprendrons que quatre Meilleur ont marié quatre Bernier et ont eu en tout 51 enfants. Comme ils vivent tous à Fisher Branch, ça remplit un autobus scolaire même s'ils ne sont pas tous d'âge à fréquenter l'école.

Les montagnes et les routes sinueuses du Québec enchantent les cousins manitobains et le mot est faible, habitués qu'ils sont à toutes ces routes droites des Plaines. Ils reviendront cinq fois dont quatre fois dans la région de Kiamika, soit pour voir les couleurs à l'automne, soit pour vivre le temps des sucres au printemps. Ils viendront aussi assister à un mariage et à un anniversaire de mariage en 2016. Depuis 1997, nous sommes allés les visiter plusieurs fois. Paul Meilleur a été pour moi une source insoupçonnée de belles découvertes. Retrouver des «cousins généalogiques» dont on ignorait l'existence provoque des échanges enrichissants et un plaisir immense.

Par Nicole Meilleur

Ateliers et formations en généalogie Hiver printemps 2019

- ◆ Ateliers d'entraide thématiques*
- ◆ Introduction au logiciel de capture de données GRAMPS*
- ◆ Ateliers d'initiation à la généalogie*

* Un minimum de participants est requis pour débiter les ateliers et formations.

INFORMATIONS et INSCRIPTIONS : 819 623-1900





Souvenirs d'autrefois

Sam Matts 1886-1966

Première partie : Arrivée de la famille Matts

Notre histoire commence en juillet 2016, soit cinquante ans après le décès de M. Sam Matts, résident de Ferme-Neuve. Un américain de la ville de New York, M. Elliot Matz (1955-), son arrière petit neveu, est venu découvrir le coin de pays où Louis-Israël Matts (1852-1918) et son fils Sam ont vécu pendant 63 ans. M. Elliot Matz poursuivait les recherches généalogiques que son père Myron avait commencées il y a plusieurs années. M. Elliot Matz a gradué de l'université Harvard à Cambridge près de Boston en 1981 avec une maîtrise en administration des affaires.

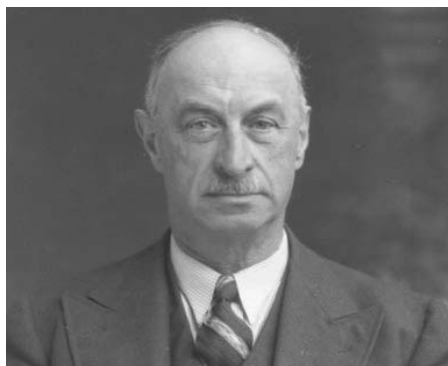


Photo de Sam Matts prise en 1942. Source: P27 Fonds Alcide Boudreault de la SHGHL.

Mais qui est donc Sam Matts ? Il est le fils d'Eleizer Israel Matz d'origine juive et de Minnie Casper. En 1872, âgé de 19 ans, Eleizer quitte Rumsiskes (Rumshoshok en yiddish) en Lithuanie, un pays situé entre la Pologne et la Russie. Désirait-il fuir la menace de pogroms, ces attaques accompagnées de pillage et de meurtres perpétrés, à l'époque, contre la communauté juive dans l'Empire russe? Aurait-il plutôt entendu parler des opportunités d'une vie meilleure au Canada? L'histoire ne le dit pas clairement. M. Elliot Matz est d'ailleurs allé visiter ce village lithuanien plusieurs fois. Malheureusement, le vieux quartier du village a été inondé dans les années cinquante suite à la construction d'un barrage.

En arrivant à Québec en 1872 à bord du bateau «North American», Eleizer change son prénom pour Louis-Israël et son nom de famille Matz pour Matts. Son frère, Baruch Salmen, est également venu au Canada mais il est retourné en Lithuanie peu après. Plus tard, le fils de ce dernier, Eliezer II, s'est installé aux États-Unis près de Boston. Il s'agit du grand-père d'Elliot dont on fait mention au début.

Au recensement de 1881, Louis Matts et sa jeune sœur Rose résident au village de Lancaster (canton de Glengary en Ontario) chez Lazar Harris Kellert et Esther Matts. Esther est la sœur aînée de Louis et de Rose.

Vers 1883, Louis-Israël Matts se marie avec Dame Minnie Casper (1859-1931) à Buckingham. Ils auront huit enfants. Pendant ce temps, Louis-Israël opère un magasin général et échange, à l'occasion, des fourrures à Kazabazua au Québec près de la rivière Gatineau.

Cette famille sera formée de cinq filles et de trois garçons. Sam est le deuxième de la famille. Nous retrouvons donc dans l'ordre : **Betsy** (1884-?), qui se marie, en 1920, avec Harris H. Cohen – **Samuel Solomon** (1886-1966) qui passera sa vie à Ferme-Neuve – **Hattie Charlotte** (1887-1915) – **Henry** (1888-?) qu'on retrouve, en 1918, avec l'armée anglaise en Mésopotamie – **Rose** (1890-?) qui quitte le célibat en 1940 pour prendre Norman Hiram Freedman comme conjoint – **Jack Jacob** (1892-1967) qui épouse Minnie Goodkowsky en 1938 – **Edith** (1894-?) qui prend pour époux Harry M. Adelstein en 1919 – **Florence Violet** (1894-?) qui unit sa destinée, en 1927, avec A.P.R. Coulborn.

En 1891, Louis-Israël Matts ouvre un magasin général à Buckingham au coin de la rue Denis (Maclaren-Est) et la Main. Le commerce porte son nom : **L.-I. Matts, The good Luck Store** ! Pour leur éducation scolaire, les enfants fréquentent le «High School de Buckingham». Il s'agit d'une école protestante où on les exempte des cours de religion.

En 1897, Louis-Israël Matts se construit une grande maison sur la rue des Pins à Buckingham pour loger sa nombreuse famille. Son revenu annuel personnel est estimé à 1 500\$, ce qui est au-delà de la moyenne pour l'époque. La situation financière du commerce est excellente. À suivre, l'installation à Ferme-Neuve ...

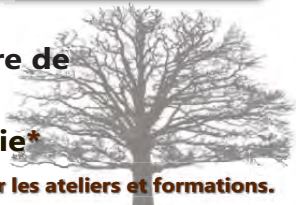
Par Luc Paquette

Ateliers et formations en généalogie Hiver printemps 2019

- ◆ **Ateliers d'entraide thématiques***
- ◆ **Introduction au logiciel de capture de données GRAMPS***
- ◆ **Ateliers d'initiation à la généalogie***

* Un minimum de participants est requis pour débiter les ateliers et formations.

INFORMATIONS et INSCRIPTIONS : 819 623-1900





Souvenirs d'autrefois

Sam Matts 1886-1966

Seconde partie : L'installation à Ferme-Neuve

Le 1^{er} septembre 1903, Louis-Israël Matts achète un terrain de Moses Aaron Vineberg à Ferme-Neuve soit les lots 1, 2 et 3 du canton Gravel et y démarre un deuxième magasin général (photo 1). Aujourd'hui, c'est Forex Inc. (l'usine de Max Meilleur). Auparavant M. Vineberg avait acheté ses trois lots de la Couronne. Il était un commerçant de fourrures très connu au Canada. Il a été aussi président de la Congrégation juive Shaar Hashomayim de Montréal pendant trois termes entre 1890 et 1904. Louis-Israël Matts et son fils Sam suivent l'élan de colonisation amorcée par le curé Labelle en s'installant à Ferme-Neuve sur la Haute-Lièvre.



1

Le magasin est détruit par un incendie en 1911. Source : P132 Collection Caisse populaire de Ferme-Neuve.

Vers 1903, Louis-Israël achète une nouvelle maison au 351, rue Olivier à Westmount (Montréal). Toute la famille y déménage sauf Jack qui va s'occuper du magasin général à Buckingham avec son père et Samuel Solomon (Sam) qui prend la responsabilité du commerce de Ferme-Neuve.

Le 12 juillet 1918, Louis-Israël Matts succombe à un arrêt cardiaque pendant qu'il est en vacances à Old Orchard dans le Maine. Son fils Sam devient alors le seul propriétaire du magasin de Ferme-Neuve.



2

Le deuxième magasin. Source : L'économie d'hier à aujourd'hui à Ferme-Neuve, 2001.

Le deuxième magasin général est relocalisé avant 1920. Il était situé au coin de la rue St-Henri et la rue Lafontaine. Aujourd'hui, à l'intersection de la 12^e avenue et de la 14^e rue. (photo 2)

Vers 1920, la dame de maison de Sam Matts décide d'adopter son neveu Joseph Raymond, devenu orphelin à l'âge de 13 ans, qui habite l'Ange-Gardien près de Buckingham. Jos Raymond commence très jeune à travailler au magasin. Par la suite, il s'occupe d'aller acheter les animaux chez les cultivateurs. Il conserve cet emploi jusqu'en 1940.

Sam Matts fournit les dépôts de la MacLaren's de même que les dépôts Menjo et Pine Lake situés au nord de Ferme-Neuve. Il fournit tout le linge

de travail et tous les outils pour les bûcherons et les draveurs. Il s'occupe aussi de procurer l'avoine et le foin pour les chevaux et les animaux de boucherie destinés à nourrir les hommes des chantiers pendant l'hiver. Toutes ces marchandises sont transportées à partir de son magasin de Ferme-Neuve. Au début, le transport des approvisionnements et des hommes se fait avec les chevaux et plus tard, par camions et «snowmobiles». Sam Matts achète aussi les fourrures des trappeurs et des Attikameks de la Manawan. À suivre, Sam Matts, citoyen de Ferme-Neuve ...

Par Luc Paquette

Joyeux temps des fêtes
et bonne et heureuse année
à nos fidèles lectrices et lecteurs !



Bénédiction des skis, vers 1935. Source : Collection Andrée Matte-Godard.